

SILENCE, ÇA TOURNE !

« Silence, ça tourne ! »

Ce furent les premiers mots que j'entendis en passant devant le mur, prononcés par une voix forte. Interloqué, je voulais en savoir plus ; la curiosité d'un garçon de quatorze ans n'est jamais estompée par la prudence. Le mur ne mesurait que le double de ma taille, et certaines de ses pierres ocre étaient soudées par peu de mortier de ciment.

J'entrepris l'escalade, mes mains dans les fentes. A chaque brique franchie, je regardais autour de moi pour m'assurer qu'aucune personne ne pouvait voir ma curieuse ascension. La rue où je me trouvais n'était pas spécialement peuplée, mais je me méfiais. Il suffisait qu'une seule personne curieuse ait la bêtise de regarder par sa fenêtre, alerte tout le quartier, et je serai accusé de violation de domicile. Mais surtout mon ascension n'aurait servi à rien.

J'arrivais au sommet, les bras endoloris, la tête suffisamment basse pour ne pas être remarqué. Ce que je vis me ravit les yeux. Je n'avais jamais vu d'aussi belles couleurs. Des décors représentant des lieux imaginaires ornaient toute la propriété. Au milieu, se tenait un homme avec une boîte reliée à une manivelle qu'il faisait tourner pendant que d'autres personnes faisaient des mouvements exagérés, presque ridicules. Ma première impression : ils étaient fous...et pourtant, cela semblait sortir d'un rêve d'enfant, et cette pensée m'attirait. J'en avais suffisamment vu.

Le temps était passé à une vitesse folle. Je m'apprêtais à me jeter en bas du mur, lorsque la voix que j'avais entendu quelques minutes plus tôt m'interpella : « Hep, petit ! ». Gêné, je fis un petit geste, plutôt pathétique, avec mon index pour me désigner. L'homme hocha la tête et me fit signe de venir. J'enjambais le mur, persuadé de ne pas ressortir vivant du bâtiment. L'homme que j'avais entendu était celui à la drôle de boîte. Il était de taille moyenne, élégamment vêtu. Il avait des cheveux noirs et des lunettes. Visiblement, il semblait inspirer confiance. Mais malgré son sourire d'enfant innocent surmonté par une large moustache sombre, je n'étais pas du tout rassuré. Pourtant, il me tendit la main d'un air amical, main que je pris pour ne pas l'offenser. Il entama la discussion ; pour la première fois de ma vie, quelqu'un me parlait de manière polie.

Contrairement à ce que j'avais pu penser, mon escalade, ne me valut aucun commentaire. L'homme restait calme et souriant. Dans la conversation, qui ressemblait plus à un monologue - je ne me sentais pas l'obligation de parler - je compris, non sans difficulté, qu'il faisait du cinéma. Au cinéma, je n'y étais jamais allé. Mes occupations, lorsque que je ne travaillais pas, étaient souvent réduites à vagabonder seul dans les rues les plus mal famées de Paris. Je vivais chez une vieille grande tante sénile, qui ne m'accordait aucune attention, et aucun loisir. Pourtant même si je ne connaissais rien au cinéma, je fus, en quelques instants, subjugué. Les couleurs, les décors, les costumes... tout semblait sortir d'un rêve d'enfant, mon monde...

L'homme me proposa alors de travailler dans ses studios. Le travail qu'il me proposait consistait à nettoyer le bâtiment, changer les décors... Je ne m'étais jamais senti utile, ce travail était pour moi une chance, j'allais enfin faire quelque chose de ma vie.

Chaque jour, je me rendais aux studios. Cette expérience me faisait grandir tout en restant dans le monde de l'enfance. Je passais le plus clair de mon temps à bouger les décors, apporter des éléments de costume qu'un comédien avait sottement oublié. Je regardais les acteurs jouer leurs différents rôles avec talent. Au bout de deux ans, le cinéaste me proposa enfin de travailler en tant que figurant, chose à laquelle j'aspirais depuis mon entrée aux studios. Cette scène restera toujours gravée dans ma mémoire. Même si mon rôle ne consistait qu'en une apparition, il fût pour moi un grand moment. J'étais paré d'un vêtement, ridicule peut-être, mais qui était pour moi comme un uniforme neuf de maréchal. Des perles ornaient les manches, des fils dorés parcouraient la veste couleur pourpre. Pendant cinq minutes, je jouais mon premier rôle pour enfin redescendre du décor où mon ami me félicita. J'étais heureux, persuadé que cet instant serait le début d'une longue et prometteuse carrière

Les années de bonheur ne pouvaient pas durer éternellement. J'avais l'âge de partir à la guerre qui venait de commencer. J'étais persuadé qu'elle allait vite se terminer et que je pourrais retourner dans les studios et continuer mon travail. Malheureusement, la guerre dura plus longtemps que prévu. Au bout d'un certain

temps je ne pensais plus à la joie que m'avait donnée le cinéma, mais à l'horreur et la peur de la mort. Je fus presque soulagé lorsque qu'une balle effleura ma tempe. Pendant une fraction de seconde, je crus que la vie était en train de me quitter. Je revoyais défiler ma courte vie et, en particulier, ces heureuses années passées aux studios. Cette vision fut comme un espoir pour moi. Certes, je ne retrouverai plus ce lieu qui m'était si cher, mais je quitterai cet enfer pour rejoindre un paradis qui serait proche des mondes fantastiques que j'avais découvert pendant six années de ma vie. Pourtant, le destin en avait décidé autrement. Un médecin du front avait remarqué que je respirais encore. Les yeux entrouverts, je vis un homme vêtu du même uniforme que moi, à l'exception d'un brassard resté blanc, encore préservé de la boue et du sang. Son visage était flou, mais je distinguais des cheveux blonds et une tête restée imberbe. Un jeune homme, qui devait sans doute être arrivé depuis peu, et qui comme moi allait voir sa vie bouleversée à la suite de cette guerre qui n'en finissait plus. Il m'emmena dans la tranchée la plus proche et mes supérieurs n'eurent d'autre choix que de m'expédier dans un hôpital militaire.

Quelques semaines d'hôpital et je pus enfin sortir. La guerre m'avait laissé des cicatrices physiques et morales : j'avais perdu la petite âme d'enfant. Ma vie ne serait plus comme avant.

La seule chose qui me venait à l'esprit pour guérir mon cerveau était de retourner dans les studios où j'avais ressenti du rêve et de la joie. Je remontais les avenues, les rues que je connaissais par cœur. Je revoyais les quartiers sales et pauvres que je traversais régulièrement dans ma jeunesse, maintenant bien lointaine. Je regardais le sol boueux, malgré les pavés. Paris semblait bien plus sale depuis le début de la guerre.

Les derniers mètres furent les plus durs. J'avançais dans la rue dans laquelle j'avais travaillé durant six années, mais celle-ci semblait vide, abandonnée. J'arrivais enfin devant les studios avec la certitude que le fait de retrouver mon ami me rendrait sûrement plus heureux. Mais devant la porte, il y avait quelque chose auquel je ne m'attendais pas : des chaînes retenaient les poignées à l'aide d'un cadenas gros comme la paume de la main. La peinture de la porte était presque entièrement partie. Tout comme la première fois, la seule option était d'escalader le mur pour voir ce qui se passait à l'intérieur. Ce que je vis me fis fondre en larmes. Les studios

étaient complètement délaissés : les vitres étaient cassées, les murs, autrefois blancs, étaient devenus bruns et à certains endroits gris, les décors étaient enduits de crasse et de poussière. Tout était désert, comme si personne n'était venu depuis des lustres. Quelques minutes plus tard, je redescendis le mur qui ne me paraissait plus aussi grand qu'avant.

Je partis dans la direction opposée, les mains dans les poches, une cigarette à la bouche, le visage d'une couleur pâle. La pluie commençait à tomber. Mes vêtements et mes cheveux ruisselaient, dégouлинаient. Très vite, j'entrais dans un vieux bar miteux d'une rue sombre. L'endroit était petit, sale, pas très éclairé. Deux hommes étaient assis à une des deux tables recouvertes de saleté. Naturellement, je m'assis à la table vide, qui était crasseuse. Les deux hommes se mirent, sûrement sous les effets de l'alcool, à parler de choses qui au début me laissaient indifférent, mais qui peu à peu m'intriguèrent. Je compris que l'un des deux, qui habitait près des studios, avait aperçu le cinéaste, qui essayait désespérément de détruire ses décors. Les phrases prononcées par l'homme me rendirent indécis : Disait-il cela parce qu'il était ivre ou était-il vraiment au courant des choses ? Le hasard avait fait que je me retrouve dans ce lieu et je ne savais pas si c'était une bonne ou une mauvaise chose. J'étais triste et en colère contre mon ami et je ne pouvais pas comprendre qu'il ait pu renier sa passion. Pourquoi ? Je refusais cette vérité. Cependant je trouvais un côté positif : le cinéaste que j'idolâtrais depuis plusieurs années était peut-être encore à Paris. Cela m'offrait une chance de le revoir.

Une fois l'averse terminée, je sortis dans la rue d'un pas empressé, allumant avec mon briquet une deuxième cigarette faite de vieux restes de tabac. J'avais une seule chose en tête, retrouver le cinéaste ! Depuis que j'étais rentré de la guerre, je me sentais inutile. Je croyais que le fait de retrouver le faiseur de rêve artificiel me ferait retrouver la part d'âme d'enfant que j'avais perdue.

Dès le lendemain, j'entrepris de commencer mon enquête. La seule chose que je savais, c'était que le cinéaste était toujours à Paris. Pendant deux jours, j'allais demander aux gens du quartier s'ils avaient des informations. Cette expérience fut comme une petite flamme qui ravivait mon espoir de retrouver le cinéaste. Malheureusement mes recherches tournaient en rond. Soit les personnes que j'interrogeais refusaient de me recevoir, soit elles ne savaient rien, soit les informations semblaient fausses, voire ridicules. Je me rappelle qu'une vieille folle,

qui m'avait ouvert sa porte, racontait qu'elle avait entendu dire qu'il avait vendu toutes ses bobines, ses décors les plus luxueux, renvoyé tous ses employés et mendiait dans les rues pour vivre. Cette version me paraissait absurde : un homme avec autant de classe et d'intelligence n'avait pas pu tomber si bas ! Et puis, après tout ce temps passé dans les rues du quartier pour le retrouver, je n'étais pas tombé une seule fois sur lui.

A la fin du deuxième jour, je n'en pouvais plus. Mes recherches n'aboutissaient à rien. Personne n'était en mesure de m'aider. Je perdais peu à peu espoir, jusqu'au moment où j'arrivais devant une des seules maisons dont je n'avais pas interrogé les occupants. Malgré la façade qui paraissait miteuse, je fus reçu par un homme qui, semblait-il, avait bien réussi dans la vie. Il parut choqué par mon allure et en particulier ma blessure de guerre et se ressaisit bien vite. Il m'accueillit dans un luxueux salon. Après plusieurs explications, je réussis enfin à obtenir une information. L'homme qui me recevait avait prêté de l'argent à mon ami au début de la guerre car ses films avaient de moins en moins de succès. Et le cinéaste s'était endetté jusqu'à ce que mon hôte lui fasse un procès. Procès que mon ami avait inévitablement perdu. Il avait ensuite été conduit à la prison Sainte-Pélagie. Ma première réaction fut celle d'un fervent adorateur du talent de mon ami, je ne comprenais pas qu'il ait pu être oublié et traité comme un voleur. Ma deuxième réaction, qui était due à l'endurcissement que j'avais subi sur le front, fut que le cinéaste n'avait eu que ce qu'il méritait.

Pourtant, il me fallait le retrouver. Même si c'était pour des raisons égoïstes, j'avais besoin de lui pour vivre.

Une semaine plus tard, vers le soir, je me rendis dans le Vème arrondissement de Paris, avec un sac de toile rempli d'une grande corde, une lime et un couteau, suffisamment long pour trancher une gorge, que j'avais acheté la veille. Dès que la nuit fut tombée, je me rapprochais du mur de Sainte-Pélagie. La police ne regardait pas du côté où j'étais, ils étaient tous près des portes. J'escaladais le mur et à chaque fenêtre, je regardais si le cinéaste n'était pas derrière l'une d'elles. Je le trouvais enfin dans l'une des plus hautes cellules de la prison. Il dormait d'un air paisible, mais les bruits de lime le réveillèrent bien vite. Il fut bien évidemment surpris de me voir. Pendant une bonne heure, je sciais les barreaux de la cellule. J'en avais les bras meurtris et les ampoules que me causait la lime me brûlaient. Les barreaux

tombèrent. Nous attachâmes la corde à l'intérieur de la pièce et nous descendîmes le long du grand câble tressé. Je fus le premier à poser le pied à terre. Il nous fallait nous hâter, car même la nuit, un gendarme faisait sa ronde habituelle près de la prison grise. Ce que je craignais arriva : le cinéaste, ne voyant pas que l'une des pierres du mur était un peu ressortie, glissa dessus. Même si l'homme s'était retenu de crier, sa chute avait fait suffisamment de bruit pour alerter les gardes de Sainte-Pélagie. L'un d'eux arriva avant les autres. Il portait une arme à feu. Instinctivement, avant que l'homme n'ait eu le temps de tirer, je sortis le couteau, et d'un bond me ruais sur lui. L'homme fut projeté en arrière. L'arme lui glissa des mains. Tout se passa très vite. La lame rentra dans sa gorge à trois reprises. Son cou et mes mains ruisselaient de sang. Je ne savais pas s'il était mort sur le coup ou s'il avait agonisé pendant mes attaques. Je rejetais le cadavre avec dégoût, horrifié par ce que je venais de faire. Avant que je n'ai eu le temps de me remettre en question, le cinéaste m'attrapa le bras me faisant signe de fuir. Les gendarmes commençaient à arriver en masse. Je n'avais pas fait attention, mais peut être que le garde avait hurlé de douleur lors de mon méfait.

Nous courrions ensemble, le plus vite que nous pouvions. Malgré son aspect miteux, ses cheveux devenus presque gris, et sa barbe qui lui donnait un aspect de vieillard, le cinéaste courait à vive allure, comme un oiseau qui avait étouffé dans sa cage et qu'une main miséricordieuse avait libéré.

Nous arrivâmes aux studios. Je fus surpris de voir l'homme grimper le mur comme l'aurait fait un enfant qui fuit l'école. Sans un mot je le suivis. Je ne savais pas pourquoi il tenait tant à retourner dans ce lieu, qui abandonné, donnait des impressions de cauchemar et non plus de rêve comme cela avait été le cas auparavant.

Je n'étais pas réellement retourné aux studios depuis mon retour du front. La seule chose que j'avais tentée n'était pas allée au-delà du mur. La vision que l'on pouvait avoir de l'extérieur n'était rien comparée à la vision de l'intérieur : les studios de verre étaient brisés, et la végétation commençait à pénétrer par tous les orifices que l'usure des vitres avait faite. Les si beaux décors qui m'avaient jadis fait rêver étaient, pour la plupart, brulés. Cela donnait des aspects de monstre déformé à certaines figures fantastiques. Les décors qui n'avaient pas été incinérés avaient été, en grande partie, dévorés par les rats ou attaqués par les plantes.

Les costumes des acteurs autrefois colorés par des teintes sorties d'un monde imaginaire étaient maintenant recouverts d'une quantité effroyable de poussière. Les tenues dorées étaient devenues grises, les beaux motifs étaient maintenant décousus, les perles qui ornaient les robes pendaient lamentablement.

Le choc le plus terrible fut de voir la merveilleuse caméra, qui avait donné au gens du plaisir et du rêve, abandonnée sur le sol, aussi sale que le reste. Je ne pouvais pas admettre qu'il était possible de délaisser un si bel instrument, surtout en cette période où les gens avaient besoin de rêver.

J'étais trop occupé à contempler le désastre qu'avait créé involontairement la guerre. Je ne fis pas attention à ce qui se passait derrière moi. Le cinéaste apportait les restes de décors, des morceaux de bois qui trainaient, le bidon d'essence de sa vieille voiture qu'il avait dû certainement revendre pour trouver les fonds afin de financer ses projets. Je réagis un peu tard. Je venais de remarquer qu'il portait dans sa main droite un briquet. Mon briquet qu'il avait dû subtiliser alors que je constatais l'étendue des dégâts. Je compris, trop tard, l'horreur de la situation. Il ne comptait pas mettre le feu uniquement à ses vieux décors, mais il souhaitait détruire le reste de sa carrière. J'essayais de le raisonner. Il ne m'écoutait pas. Il devait penser que sa vie, devenue un échec, devait disparaître avec lui. Il ne me demanda pas de partir. Peut-être qu'avec tout le temps que j'avais passé avec lui, cela avait fini par créer entre nous une relation de père et fils. J'avais l'impression qu'il souhaitait que je disparaisse avec lui. Je tentais, en vain, de lui rappeler le bonheur que ses films avaient procurés au public. Peu convaincu, il me répliqua que la guerre s'éternisait, et que les gens n'avaient plus de raison de rire. Il ne se sentait plus utile pour la société.

Sans attendre, il alluma le briquet et le jeta dans l'amas de décors. Le résultat fut foudroyant : un brasier emplit les studios. Le feu se répandit de manière impressionnante dans le reste de décors. Je devais absolument sortir de là. En un instant, je pris la caméra qui était à mes pieds et courus vers la porte. Je fus obligé de passer par les flammes pour pouvoir sortir. Quelques instants plus tard, j'étais à l'extérieur. L'air frais me fit du bien et apaisa mon visage meurtri. Une seconde plus tard j'étais étendu, inconscient sur le sol.

Je me rendais dans un petit cinéma dans une petite ville de province. J'avais passé une journée exécration. J'avais tenté de me réengager pour la seconde guerre qui nous menaçait. Les bureaux de recrutement m'avaient déclaré invalide à cause de mon visage à moitié brûlé. La seule chose que je pouvais faire d'utile m'était refusée.

Depuis le soir où j'avais réussi à m'échapper du brasier, j'avais gardé ces brûlures qui avaient complètement changé mon visage. Les gendarmes qui m'avaient vu avec le couteau maculé de sang n'avaient pu me reconnaître et je n'avais donc pas été déclaré coupable. Bien sûr, je regrettais mon acte. Il m'arrivait de passer des nuits blanches à ressasser tous les événements de cette nuit qui avait fait basculer le cours de ma vie. Dès l'instant où j'avais repris connaissance, je m'étais rendu compte que la caméra n'était plus avec moi. Plusieurs fois après, je suis retourné aux studios pour voir si elle n'avait pas roulé et atterri dans un buisson, je ne l'ai jamais retrouvée.

Je retournais parfois au cinéma. Même si les films que je voyais n'étaient que de vulgaires films de propagande, ils me rappelaient l'époque, qui me faisait rêver, où moi-même je participais à leur création. La production du jour était plutôt fade. Elle montrait des images d'avions, de soldats. Des enfants étaient dans le cinéma ; les parents emmenaient leurs enfants voir des horreurs pareilles ? S'ils avaient vécu avant la première guerre, ils auraient tous compris ce qu'était le vrai cinéma. En sortant de la salle, une petite fille me regarda, se mit en colère en demandant à sa mère pourquoi un monstre se promenait devant tout le monde. Les gens me regardaient d'un regard noir, comme si tout était de ma faute. Voilà comment la société me considérait : comme un monstre. Pourtant, c'est à cause d'elle que je suis ce que je suis devenu. C'est à cause d'elle que j'ai tué un homme de sang-froid. C'est à cause d'elle que mon ami a perdu la raison et que j'ai été défiguré. Et la société ne me voit plus comme un être humain à cause des souffrances que j'ai subies. La seule chose qui pouvait me donner de l'espoir a maintenant disparu. Pourtant, lorsque je passais à côté d'un des murs de la rue où je me trouvais, quelque chose qui me fit oublier une part de ma tristesse, une phrase, que je ne connaissais que trop bien, prononcé par une voix forte : « Silence, ça tourne ! »